

beaux-arts et de la littérature avec les Français. Leur intelligence se complait dans les vastes conceptions, qu'ils sont pressés de mettre en œuvre ; mais la constance leur fait défaut. Bref, ils sont quelque peu sceptiques, téméraires dans leurs entreprises, et pleins de présomption, mais généreux et chevaleresques.

L'exquise urbanité est de règle dans toutes les classes de la société japonaise. La liberté d'allures est, là-bas, une règle également générale. Les animaux eux-mêmes bénéficient de cette loi, précieuse entre toutes ; ils ne sont pas attachés, encore moins rudoyés et leurs maîtres les soignent avec affection.

Les enfants doivent être cités pour leur intelligence et leur égalité de caractère. Jamais ils ne sont battus, taquinés, ou contrariés ; aussi, sont-ils toujours de bonne humeur. Les parents châtient leurs enfants uniquement par des paroles et, dès l'âge le plus tendre, les reprennent comme s'ils étaient des hommes. Cette éducation, si différente de la nôtre, ne produit que de bons résultats. On peut en effet, admirer le respect et l'affection des enfants pour leurs parents. Si ces derniers, comme cela se fait souvent chez nous, abandonnent, dans leur vieillesse, leurs terres à leurs enfants, en échange d'une pension alimentaire, celle-ci n'est jamais marchandée ni reprochée.

Les nombreuses prières qu'on fait lire à la jeunesse sont de la poésie en action. L'enfant a-t-il une offrande à faire aux dieux ? on lui fait acheter un joli oiseau en cage, et, devant le sanctuaire, il lui rend la liberté, en le chargeant de porter ses vœux à la divinité. L'instruction étant gratuite et obligatoire, tous les petits Japonais vont à l'école. Turbulents, comme il sied à cet âge, ils suivent néanmoins la classe sans donner de signes d'impatience ou d'ennui. Celui qui serait surpris à bâiller ou à regarder en l'air, serait à peine puni ; mais son cas peu grave ici, serait, là-bas, considéré comme honteux par ses camarades. Pour les instituteurs, quel idéal !

Le livre bien fait et bien illustré est populaire au Japon, et les exercices corporels y sont en honneur. La sensibilité tactile des Japonais est proverbiale ; la plupart des artisans travaillent avec vingt doigts, utilisant ceux du pied pour manier des outils, des cordes ou des papiers.

A quelque point de vue qu'on se place, il faut considérer les Japonais comme un peuple d'avenir.

VICTORIEN MAUBRY.

LA LÉGENDE DE SAINT CHRISTOPHE

Avant d'être chrétien, saint Christophe se nommait *Offerus*. C'était une espèce de géant. Il avait un gros corps, de gros membres et une grande figure qui respirait la bonté.

Quand il fut à l'âge de raison, il se mit à voyager, voulait aller servir, disait-il, le plus grand roi du monde.

On l'envoya à la cour d'un roi puissant, qui fut bien content d'avoir un serviteur aussi fort. Mais un jour, le roi, ayant entendu un chanteur prononcer le nom du diable, fit aussitôt devant *Offerus* le signe de la croix avec terreur.

— Pourquoi cela ? demanda le brave serviteur.

— Parce que je crains le diable, répondit le roi.

— Si tu le crains, tu n'es donc pas aussi puissant que lui.

— Alors je m'en vais servir le diable.

Et *Offerus* quitta aussitôt la cour.

Après avoir longtemps marché, il vit venir à lui une grande troupe de cavaliers, dont le chef, qui était tout noir, lui dit :

— *Offerus*, qui cherches-tu ?

— Le diable, répondit-il.

— Eh bien ! Je suis le diable. Viens avec moi.

Offerus suivit le diable ; mais un jour, la troupe aperçut une croix sur la route et le diable ordonna vivement de rebrousser chemin.

— Pourquoi cela ? demanda *Offerus*.

— Parce que je crains l'image du Christ, répondit le diable.

— Si tu crains l'image du Christ, c'est donc que tu

es moins puissant que lui. Alors je veux servir le Christ.

Et *Offerus* quitta aussitôt le diable pour continuer seul sa route.

Il rencontra un bon ermite, et lui demanda :

— Où est le Christ ?

— Partout, répondit l'ermite.

— Je ne comprends pas cela, dit *Offerus*. Mais, si vous dites vrai, quels services peut lui rendre un serviteur robuste et alerte ?

— On sert Jésus-Christ par les prières, les jeûnes et les veilles, ajouta l'ermite.

— Je ne peux ni prier, ni jeûner, ni veiller, lui répliqua *Offerus*, enseigne-moi donc une autre manière de le servir.

L'ermite le conduisit alors au bord d'un torrent furieux et lui dit :

— Les pauvres gens qui ont voulu traverser cette eau se sont tous noyés. Reste ici et porte ceux qui se présenteront à l'autre bord sur tes épaules. Si tu fais cela pour l'amour du Christ, il te reconnaîtra pour son serviteur.

— Je veux bien le faire pour l'amour du Christ, répondit *Offerus*.

Il se bâtit donc une petite cabane sur le rivage, et il transportait nuit et jour tous les voyageurs d'un côté à l'autre du torrent.

Une nuit, comme il s'était endormi de fatigue, il entendit la voix d'un enfant qui l'appela trois fois par son nom. Il se leva, prit l'enfant sur ses épaules et entra dans le torrent.

Tout à coup, les flots s'enflèrent et devinrent furieux, et l'enfant pesa sur lui comme un lourd fardeau. *Offerus* déracina un grand arbre et rassembla ses forces ; mais les flots grossissaient toujours et l'enfant devenait de plus en plus pesant.

Offerus, craignant de noyer l'enfant, lui dit en levant la tête :

— Enfant, pourquoi te fais-tu si lourd ? Il me semble que je porte le monde.

L'enfant répondit :

— Non seulement tu portes le monde, mais celui qui a fait le monde. Je suis le Christ, ton Dieu et ton maître, celui que tu dois servir. — Je te baptise au nom de mon Père, en mon propre nom, et en celui du Saint-Esprit. Désormais tu t'appelleras *Christophe*.

Depuis ce jour, *Christophe* parcourut la terre pour enseigner la parole du Christ, et il fut selon l'opinion la plus répandue, martyrisé en Syrie, dans la persécution de Dèce, vers 251.

MONDANITÉS

Une gentille lectrice, à la veille de son entrée dans le monde, me pose diverses questions au sujet des bijoux.

Ceux-ci sont à la mode, comme peut-être ils ne l'ont jamais été. Cela tient à la vulgarisation des pierres et des perles imitées, au bon marché invraisemblable de la "camelote" qui met pour quelques centimes des broches, des épingles à la portée de toutes les bourses.

En ce moment une évolution est très marquée du côté du bijou d'or émaillé. On semble aussi vouloir abandonner les joailleries légères, et avec les manches au coude ramener les lourds bracelets d'autrefois.

La boucle d'oreille, très discrète, n'est pas indispensable. Elle a pour elle... les bijoutiers, contre elle les artistes.

Les bagues ornent tous les doigts au point de rendre le gant presque impossible.

Les colliers, les plaques de cou, de corsage, les rangs de perles, les chaînes, les broches, les épingles, les breloques, les montres agrafées, les boucles, les ornements de tête constellent les élégantes de la tête au soulier, car il n'est pas rare de retrouver un motif en strass sur le ruban de celui-ci. Vous dirai-je que même les jarretières, les agrafes du corset, les petits boutons de chemise sont d'un prix excessif ? Voilà la mode.

Maintenant, si vous voulez mon opinion person-

nelle, je ne la cache pas : Jeune fille, portez très peu de bijoux : rien de lourd ni de "riche." Les broches, épingles, boucles sont nécessaires à la correction de votre toilette actuelle. Un rien sur un ruban au cou, quand on a ses premiers corsages décolletés. Une ou deux bagues, souvenirs d'amitié souvent. C'est tout. Jeune femme, ne vous écrasez pas de bijoux démodés. Nouveaux ou anciens, portez-les avec discrétion. Au besoin, faites démonter des pierres ; utilisez, en les modifiant, des objets qui ne s'adaptent plus aux usages courants.

Préférez la chose "unique" bien à vous, à tout le clinquant en circulation. Puis, à mesure que vient l'âge, le bijou de valeur s'harmonise avec les toilettes plus sérieuses. Il représente souvent le bon état social de la famille, la fortune acquise par le travail et l'économie. Il est permis de s'en faire gloire. Mais si l'on a de beaux "écrins," il n'en faut tirer les pièces qu'une à une, les porter à tour de rôle et ne pas transformer sa personne en un étalage ambulant.

NOS FLEURS CANADIENNES

AUBÉPINES OU SENELLIERS

...L'aubépine fraîche éclore
Pare les bords du chemin.
Parfume l'air qu'on respire.
Et son éclat semble dire :
Dieu sur nous étend la main
ANONYME.

Aubépine est un nom gracieux et le nom me faisait aimer la fleur avant de la connaître.

Quand j'étais petit bonhomme, je prenais un "plaisir extrême" à la lecture des contes en image d'Épinal, et j'enviais le sort des fées, des enchanteurs, des princes et des princesses qui se paraient de roses et d'aubépines à propos de tout et à propos de rien. Je regrettais que l'on n'en eût pas dans ce pays.

Plus tard, je lisais que l'aubépine est la fleur du mois de Marie et de Jeanne d'Arc, et que dans les campagnes de France, on en coupait des bouquets, chaque jour du mois de mai pour décorer les autels de la Madone, et cela augmentait ma peine de ne voir rien de tel ici. Pour sûr, me disais-je, si nous avions cette plante, nous aurions conservé cette charmante coutume et nos autels auraient été couverts du "blanc frimas de ses fleurs."



Cela m'attristait pour mon pays. Et quelle ne fut pas ma surprise, lorsque le hasard m'apprit que nous avions l'aubépine, mais qu'elle se cachait sous un nom populaire des moins poétiques : *senellier*.

D'où lui vient cette appellation ? D'autres plus savants peuvent vous le dire, sans doute, pour moi, je constate qu'il est très laid, et je ne m'en occupe plus.

L'aubépine est une proche parente du pommier. Son fruit charnu est agréable dans certaines espèces, mais il est petit. C'est un tort. Ses fleurs en corymbe, blanches et odorantes, sont d'autant plus gentilles, du moins à Montréal, qu'elles sont au nombre des premières à nous annoncer le retour des beaux jours.

E.-Z. MASSICOTTE.